

La jeunesse et la vie monastique

Henri

Henri Grouès vient au monde le 5 août 1912 à Lyon. De mauvaise constitution, il est aussitôt ondoyé, c'est-à-dire qu'on le baptise rapidement, avec un cérémonial simplifié, au cas où il ne vivrait que quelque temps. Son prénom s'écrit avec un « i » sur son acte de baptême et un « y » sur son bulletin de naissance. Ses autres prénoms sont Marie et Joseph.

Fils d'une fratrie de huit enfants, Henri est le cinquième. Sa famille est très privilégiée, typique de la bourgeoisie industrielle catholique lyonnaise. Après une petite enfance passée rue des Gloriettes, dans le quartier de la Croix-Rousse, Henri grandit dans un vaste appartement du quartier cossu de la rue Sala, en plein centre de Lyon, près de la place Bellecour. L'appartement est assez grand pour y apprendre à faire du vélo dans les couloirs. Chaque enfant dispose de sa propre chambre. Ils habitent un appartement comprenant plus de dix chambres, avec des pièces communes suffisamment grandes pour toute la famille et la gouvernante. Les Grouès déjeunent avec

des couverts en argenterie qui ont servi dans la famille depuis plusieurs générations. Avec ses quatre frères et ses trois sœurs, ils passent leurs fins de semaine et une partie des vacances dans une grande et élégante demeure entourée d'un parc, appelée le Vieux-Port, à Irigny, dans la banlieue chic de Lyon.

Son père, Antoine Grouès, d'une famille originaire des Alpes, voit le jour à Lyon en 1867. Le grand-père d'Henri Grouès vient de Fouillouse, village perché à 1 900 mètres d'altitude, où ses descendants ont encore aujourd'hui des attaches. Fouillouse est un hameau de la commune de Saint-Paul-sur-Ubaye, dans les Alpes-de-Haute-Provence, à la frontière avec l'Italie (le territoire de la commune longe la frontière). L'abbé Pierre accorde une grande importance à ses origines montagnardes paternelles. De nombreuses photos et dessins de ce village et cette région alpine décorent les murs de sa chambre à Esteville, en Normandie.

Sa maman, Eulalie Perra (1880-1942), est issue d'une famille d'industriels de Tarare (Rhône). Elle a un frère, le général Daniel Perra.

Antoine Grouès

Henri Grouès voue une grande admiration à son père, Antoine Grouès, dont il admire la droiture et le sens des responsabilités. Toute sa vie, il racontera à son sujet une série d'anecdotes qu'il juge décisives pour éclairer son parcours de vie. Il éprouve une immense estime pour cet homme qui, après son service militaire, se retrouve chef de famille suite à la mort de son père, commerçant en toiles. Il liquide les affaires de son père, qui n'étaient pas très florissantes, et part pour le Mexique afin de subvenir aux besoins de sa famille, pendant dix-huit années.

Antoine Grouès a immigré au Mexique comme de nombreux montagnards de la vallée de l'Ubaye. À 19 ans, il y suit des parents et des connaissances de sa région d'origine pour tenter sa chance. Aujourd'hui, dans la petite ville voisine de Barcelonnette (Alpes-de-Haute-Provence), un musée raconte l'aventure des milliers de Français de la région qui, entre 1821 et 1950, sont partis faire fortune au Mexique, en travaillant dans l'industrie et le commerce du textile et les grands magasins¹. Quelques-uns sont revenus dans leur région d'origine pour construire des villas extravagantes que l'on peut encore admirer de nos jours. Barcelonnette organise tous les ans au mois d'août des fêtes latino-mexicaines qui commémorent cette histoire peu banale de migrations et d'ouverture au monde. Antoine Grouès y a gagné de l'argent et appris le métier de gestionnaire d'entreprises.

À 38 ans, au retour d'Amérique, Antoine Grouès se marie, le 3 mai 1905, avec Eulalie Perra, fille d'un négociant de Tarare (Rhône), de treize ans plus jeune que lui. Quand le petit Henri voit le jour, son père a déjà 45 ans et une vie bien remplie. Il assume des responsabilités d'administrateur de sociétés dans l'industrie du textile et de la sidérurgie.

L'abbé Pierre se souvient d'un père courageux, au tempérament gai, mais tendu dans l'effort car sa santé n'est pas bonne. Les périodes où le père est malade pèsent beaucoup sur l'atmosphère familiale. Le lycéen de terminale écrit ces mots à 17 ans, dans une dissertation où il doit décrire son caractère : « Quant à mon âme sensible et vibrante, éprise de rêve idéal, je crois la tenir de mon père, ce saint que je vénère déjà, cet homme qui soutint une vie si atroce, un martyr si splendide, si enviable. »

1. Le site internet du Sénat donne à lire une petite synthèse sur l'immigration française au Mexique : www.senat.fr/rap/r98-309/r98-30917.html

Catholicismes

La mystique sacrificielle est particulièrement répandue dans le catholicisme du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e. Elle consiste à mettre l'accent sur le don de soi jusqu'au bout, le martyre, la souffrance assumée et vécue comme une grâce divine et un moyen de faire du bien aux autres, spirituellement. L'expression de l'amour de Dieu pour les hommes passe par la douleur et la mort, comme le Christ pendant la Passion. De nombreuses familles catholiques françaises ont une image du Sacré-Cœur accrochée dans leur maison. Cette dévotion est très populaire, elle consiste à représenter Jésus montrant son cœur enflammé et sanglant, symbole d'un amour ardent qui va jusqu'au sacrifice de sa vie. Henri vivait dans cette ambiance que l'on peut qualifier de « doloriste », c'est-à-dire qui accorde une grande valeur à la douleur humaine acceptée et offerte dans son for intérieur. Les écrits intimes du jeune Henri Grouès sont emplis d'élan mystiques enflammés ; il se déclare prêt à tous les sacrifices, veut devenir saint. Il habite alors dans la rue du musée de la Propagation de la foi où il se rend fréquemment, les jours où il pleut. Ce musée rassemble une collection d'objets illustrant les activités des missionnaires catholiques dans le monde, objets ethnologiques récupérés sur tous les continents, œuvres d'art et instruments servant de support à l'évangélisation des peuples lointains. La vie et la mort des missionnaires martyrs y sont dépeintes avec un réalisme saisissant. Ce musée glorifie le sacrifice des martyrs partis évangéliser certains peuples jugés sauvages et sanguinaires. Ce lieu marque fortement Henri Grouès. Un jour il y découvre un livre qu'il dévore, *Instituts missionnaires*, dont la lecture contribue à inspirer sa future vocation religieuse.

Dans les discussions à la maison, on entend souvent les mots « adoption » ou « sauvetage de l'enfance ». Le père, Antoine Grouès, s'implique dans deux associations qui s'occupent des orphelins ou des enfants abandonnés¹. Par ailleurs, il apporte son aide aux activités d'une autre association, Les Hospitaliers-Veilleurs, qui donnent rendez-vous à des vieillards défavorisés chaque dimanche matin dans une salle de la cité Rambaud, ensemble d'habitations pour personnes âgées pauvres créé au XIX^e siècle par un prêtre, Camille Rambaud, typique du catholicisme social lyonnais de cette époque². Avec d'autres hommes, ils servent le petit-déjeuner, rasant la barbe et coupent les cheveux des hommes qui viennent dans cette salle. Un dimanche, son père l'y emmène avec un de ses frères. La découverte de cette activité charitable fait forte impression sur le petit Henri. D'autant plus que son père se fait enguirlander par l'une de ces personnes qui considère qu'il s'y prend mal. Son père fait remarquer à ses enfants à quel point « c'est difficile d'être capable de vraiment servir ceux qui souffrent tant³ ».

Antoine Grouès est tertiaire de saint François d'Assise, c'est-à-dire qu'il est engagé dans la branche laïque de l'ordre fondé au XIII^e siècle par ce religieux italien, François d'Assise, auquel l'abbé Pierre se trouve lié toute sa vie. Antoine Grouès est aussi titulaire de la prestigieuse médaille de *Bene Merenti*, décoration décernée par le Saint-Siège en récompense de services rendus à l'Église catholique. Chaque soir, la famille récite une prière de consécration écrite par le père, une prière faite d'abandon à Dieu, de confiance et de dévotion. Ils récitent le *Je vous salue Marie* et font leur examen de conscience en silence. La journée se termine par trois invocations au Sacré-Cœur de Jésus.

1. Chevallier Bernard et l'abbé Pierre, *Emmaüs ou Venger l'homme*, Le Centurion, 1980, p. 13-14.

2. Francisque Bouiller, « L'abbé Rambaud et la cité des vieillards de Lyon », *Revue du Lyonnais*, série 5, n° 19, 1895, p. 381-392.

3. Chevallier Bernard et l'abbé Pierre, *Emmaüs ou Venger l'homme*, op. cit., p. 13-14.

Catholicisme social

Les tiers-ordres de saint François sont des unions de laïcs qui s'efforcent de mener une vie chrétienne, inspirée par la spiritualité franciscaine. En général, le premier ordre est celui des religieux, le deuxième, celui des religieuses et le tiers-ordre (ou troisième ordre) est celui des laïcs ou des prêtres séculiers qui ne vivent pas dans les couvents franciscains mais partagent la même mystique. À la fin du XIX^e siècle, le célèbre et charismatique pape Léon XIII (1810-1903) est lui-même membre d'un de ces tiers-ordres. Il encourage leur création dans l'encyclique *Auspicato concessum* en 1882, comme un contrepoint à d'autres groupes, athées ou anticléricaux, jugés dangereux pour l'ordre social-chrétien : franc-maçonnerie, mouvements anarchistes, syndicats communistes, partis socialistes, etc. Il dénonce la cupidité et l'égoïsme de la société moderne industrielle : « Beaucoup [...] passent leur vie à la recherche avide du bien-être et du plaisir. Énervés par le luxe, ils dissipent leur bien, et convoitent celui d'autrui ; ils exaltent la fraternité ; mais ils en parlent beaucoup plus qu'ils ne la pratiquent ; l'égoïsme les absorbe, et la vraie charité pour les petits et les pauvres diminue chaque jour. » Les tertiaires franciscains sont nombreux dans certaines villes de France ; probablement 200 000 personnes en France dans les années 1920.

Les tiers-ordres franciscains, à l'époque d'Antoine Grouès, ne sont pas uniquement appliqués à la sanctification personnelle de leurs membres. Ils sont nombreux à s'engager dans des œuvres sociales et la réflexion politique. À partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, ils s'orientent de plus en plus dans cette direction qui cherche à comprendre les problèmes des ouvriers causés par l'industrie et à trouver des solutions pour améliorer la vie des

classes populaires. Léon Harmel (1829-1915) joue un rôle de premier plan dans cette transformation. Patron chrétien de l'usine-modèle du Val-des-Bois à Warmeriville près de Reims, il est un membre actif du tiers-ordre franciscain. Il y diffuse ses idées qui tendent à faire évoluer le catholicisme social de l'action charitable à une prise de conscience des problèmes structurels qui engendrent la misère. Léon Harmel est un ami du pape Léon XIII. Il demande l'intervention de l'État pour apporter la justice sociale, à l'époque où le libéralisme est le modèle dominant et unique. Alors que les syndicats sont interdits en France, jusqu'en 1884, il prône la mise en place d'organisations ouvrières gérées par les ouvriers eux-mêmes, contrairement à d'autres catholiques sociaux et à la plupart des patrons chrétiens qui n'acceptaient que les organisations ouvrières sous leur autorité. Lors du premier congrès national du tiers-ordre franciscain réuni à Paray-le-Monial en 1893, les membres déclarent : « Si le socialisme est devenu le danger imminent de notre société, le capitalisme, c'est-à-dire la prédominance injuste du capital, et les abus qui en ont résulté, sont les vraies causes du désordre social actuel. »

En 1891, le pape Léon XIII écrit une encyclique décisive sur ces questions, *Rerum novarum*, qui inspire encore aujourd'hui les catholiques engagés dans l'action sociale. Il dénonce « la concentration, entre les mains de quelques-uns, de l'industrie et du commerce devenus le partage d'un petit nombre d'hommes opulents et de ploutocrates, qui imposent ainsi un joug presque servile à l'infinie multitude des prolétaires¹ ». Toutefois, même si *Rerum novarum* représente une avancée considérable dans le contexte de l'époque et pour les catholiques du monde, son message

1. Léon XIII, *Lettre-encyclique Rerum novarum, sur la condition des ouvriers*, Pierre Téqui, s.d.

n'est pas seulement un plaidoyer pour l'amélioration de la condition ouvrière. La doctrine sociale de l'Église dénonce le socialisme et insiste avant tout sur la pratique religieuse et le retour des classes populaires vers l'Église, la morale traditionnelle et la famille, le respect de l'autorité, la concorde sociale et la défense de la propriété privée. Les catholiques sociaux sont pour certains des innovateurs, mais ils sont loin d'être des révolutionnaires... D'ailleurs, le pape Pie X s'en inquiète en 1912 et interdit aux tiers-ordres franciscains de se mêler d'affaires économiques et civiles, leur demandant de revenir à leur vocation purement charitable et religieuse¹.

Lyon, capitale de la charité

L'historienne Axelle Brodiez-Dolino, spécialiste de l'histoire sociale de la France, parle pour cette époque de « Lyon, capitale de la charité² ». Le milieu catholique lyonnais est à la pointe de l'action charitable et sociale en France et en Europe à bien des égards. L'importante population ouvrière de cette ville a posé des difficultés auxquelles les catholiques se sont efforcés de répondre : révoltes populaires (comme celles des canuts lyonnais, ouvriers tisserands de la soie, en 1831 et 1834), condition ouvrière misérable, travail des enfants, logements indignes, déchristianisation... Le diocèse est animé par des catholiques qui mènent une vie de foi et de prière et s'engagent dans des œuvres aux services des personnes pauvres et vulnérables. De nombreuses œuvres pieuses et charitables, comme on dit alors, se développent dans tout Lyon. Ce sont surtout les personnes âgées et les enfants abandonnés

1. Mayeur Jean-Marie, « Tiers-ordre franciscain et catholicisme social en France à la fin du XIX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Église de France*, t. 70, n° 184, 1984, p. 182

2. Brodiez-Dolino Axelle, *Combattre la pauvreté. Vulnérabilités sociales et sanitaires de 1880 à nos jours*, CNRS, 2013.

ou orphelins qui sont aidés en premier et l'action charitable s'accompagne d'une activité d'évangélisation et de moralisation des personnes aidées matériellement.

La cité Rambaud, où le père d'Henri Grouès se dévoue, est un exemple éclairant et inspirant. L'abbé Camille Rambaud a construit en 1855 une cité modèle, inspirée en partie du philosophe Charles Fourier, qui inclut une réalisation urbanistique et architecturale adaptée à une population particulière déshéritée, celle des personnes âgées, au centre de laquelle sont édifiées une église et des salles d'activités¹. Elle permet le maintien en couples d'environ 500 vieillards qui sans cela seraient séparés dans des foyers, nécessairement non mixtes. Ils ont l'obligation de rentrer le soir et d'assister à la messe le dimanche.

L'œuvre des Hospitaliers-Veilleurs, à laquelle appartient Antoine Grouès, est une des principales associations charitables de Lyon. Les membres veillent les personnes âgées malades alitées à leur domicile, afin de leur éviter une hospitalisation ou pour ménager le repos du reste de la famille qui travaille. Au début du xx^e siècle, ils assurent environ 1 000 nuits par an pour 150 malades. Les hospitaliers sont environ 500 membres actifs qui aident 1 000 vieillards dans les différents hospices, dont la cité Rambaud : distribution de pains, soins à domicile, toilette, barbe, coiffure, en échange d'une instruction religieuse obligatoire.

De nombreux catholiques lyonnais ont su prendre en compte la souffrance des personnes vulnérables et des travailleurs et développer de multiples solutions innovantes. Au xix^e siècle, on peut évoquer Pauline Jaricot (1799-1862), bourgeoise lyonnaise béatifiée en 2022,

1. Angleraud Bernadette, *Lyon et ses pauvres. Des œuvres de charité aux assurances sociales, 1800-1939*, L'Harmattan, 2011.

surtout connue pour son œuvre missionnaire mondiale, l'Œuvre de la propagation de la foi, qui s'implique aussi auprès des canuts lyonnais et soutient la création par Léon Harmel d'une usine chrétienne modèle en 1840 à Rustrel dans le Luberon (Vaucluse). Le père Antoine Chevrier (1826-1879) crée une œuvre éducative pour les enfants pauvres dans les quartiers défavorisés de Lyon et forme des prêtres pour travailler à leurs côtés (l'association des prêtres du Prado). Enfin, Lyon est reconnu comme une capitale du mouvement mutualiste auquel de nombreux chrétiens se dévouent. Au début du xx^e siècle, plus de 10 % de la population lyonnaise adhère à une mutuelle, ce qui est largement au-dessus de la moyenne nationale à cette époque.

Lyon est également un lieu d'études et de réflexions pour les catholiques qui ont à cœur de faire vivre la doctrine sociale de l'Église et d'adapter la charité chrétienne aux problématiques sociales concrètes de leur époque. La *Chronique sociale* a été créée en 1892 par deux membres des milieux industriels lyonnais (Marius Gonin, employé des soieries, et Victor Berne, grand patron) dans le but de développer des cercles d'étude et une revue qui permettent de réfléchir à la condition ouvrière et aux structures économiques qui engendrent les injustices dont souffrent les plus vulnérables. En 1904, Marius Gonin fonde les Semaines sociales de France, sortes d'universités populaires qui se déroulent chaque année sur plusieurs jours. Ces initiatives pérennes influencent fortement le catholicisme lyonnais et au-delà. De nombreuses personnalités émergent de ce mouvement, comme le père Chaillet et le théologien jésuite Henri de Lubac, fondateurs pendant la Seconde Guerre mondiale des *Cahiers du témoignage chrétien*, dont l'abbé Pierre fut un proche.

Éducation

Un des souvenirs les plus forts que l'abbé Pierre a maintes fois racontés est l'histoire du pot de confiture. Enfant, il a mis les doigts dans un pot de confiture et à cause de cela il est puni. Sa punition consiste à être privé de sortie chez des cousins beaucoup plus gâtés que lui, qui ont toujours les derniers jouets à la mode. Au retour de cet après-midi familial, les sœurs et les frères viennent raconter à Henri le bonheur qu'ils ont eu à jouer avec leurs cousins, au tir aux pigeons avec des fusils qui envoient des flèches à bout en caoutchouc. Henri leur rétorque qu'il n'en a rien à faire puisqu'il n'y était pas. Le père l'appelle alors et lui exprime le fond de son cœur : il est peiné que son fils ne se réjouisse pas de la joie de ses frères. Son père ne l'a pas blâmé, ne l'a pas grondé, mais lui a fait ressentir la tristesse profonde qu'il ressentait parce que son fils n'était pas bon, à cet instant. Cette tristesse du père marquera l'abbé Pierre qui s'en souviendra toute sa vie.

Dans ce type de famille, au début du siècle dernier, le sens du devoir est très fort, le dévouement aux autres est un ressort très puissant et les codes sociaux sont stricts et omniprésents. La sévérité est de mise dans l'éducation. Les enfants vouvoient leurs parents. Ils se trouvent imprégnés par un catholicisme exigeant qui dicte l'essentiel de leur vie, de leurs pensées et de leurs choix. La famille Grouès compte un oncle qui est prêtre jésuite et vicaire provincial (numéro deux) de la province de Lyon : le père Charles Chamussy. Les Grouès vivent avec les grands-parents maternels (les parents d'Eulalie, la maman d'Henri) et donc trois générations cohabitent sous le même toit. Quand le grand-père Marius meurt en

1923, sa dépouille reste sur son lit pendant trois jours de sorte que sa famille, ses amis et connaissances se relaient pour le veiller en priant, comme c'est la coutume à l'époque. Henri, âgé de 10 ans, fait rire sa fratrie en proclamant qu'on lui a menti car son grand-père n'est pas au paradis mais se trouve allongé sur son lit. Il comprend alors la différence entre l'âme et le corps et se met à désirer ardemment le paradis.

Dès l'enfance, il espère mourir jeune pour se trouver auprès de Dieu le plus tôt possible et il désire devenir saint. À 17 ans, Henri écrit une dissertation dans laquelle il tente de définir son caractère : « Je rêve encore de sacrifice, d'immolation, de martyr ; et puis aussi de gloire, de grandeur. La marine m'aurait convenu, je crois, si je ne voulais aimer, servir le Chef pour être sûr de jouir du ciel ; de ce ciel, que je considère, que je vois, comme une étreinte éternelle avec Lui, où je retrouverais dans la gloire suprême et la Beauté tous ceux qu'ici-bas j'aime, dont la pensée m'affole. »

Les relations avec sa mère sont particulières. Toute sa vie, il dit n'avoir aucun souvenir de moments d'affection maternelle, de gestes de tendresse de sa mère, aucun souvenir d'avoir été embrassé par cette maman si affairée à s'occuper de sa maison et de l'éducation de sa grande famille. Quand il en témoigne, parfois à des journalistes et devant des caméras, l'abbé Pierre exprime ce manque avec une grande sensibilité, semblant avouer une meurtrissure profonde. La mère et le père forment pourtant une union forte et durable qui sécurise toute la famille. Ses frères et sœurs racontent que le petit Henri était le plus drôle de la famille, qu'il préparait des petits spectacles et amusait toute la fratrie.

1. Jésus-Christ.

Les enfants Grouès sont inscrits dans des établissements scolaires privés (non mixtes, comme toutes les écoles à cette époque) où la majorité des enseignants sont des prêtres et des religieux (ou des religieuses pour les filles). Ils assistent aux cours de catéchisme, se rendent à l'église en famille, prient ensemble à table, évoluent au milieu d'objets de piété et ils sont scouts.

Scout toujours !

Le scoutisme est un engagement très important dans le parcours d'Henri. De 14 à 19 ans, il en accomplit tout le cursus et il rempile même quelque temps en faisant de l'aumônerie scoute pendant la guerre. Importé en France vers 1911 et structuré en 1920, le scoutisme est alors une initiative qui se répand très vite¹. Il fait ainsi partie des premiers scouts catholiques de France (ils ne sont que trois cent scouts catholiques en France en 1921). Le scoutisme est un mouvement de jeunesse qui propose une méthode d'éducation et de vie destinée à former aux valeurs d'inspiration chevaleresque des jeunes hommes (les filles sont accueillies en 1923), avec un goût prononcé pour les activités dans la nature, la vie collective, le bricolage, la débrouillardise, le sens du service et des responsabilités. Chez les scouts, on prend l'habitude de faire des « B. A. » (des bonnes actions). Henri Grouès obtient dix-huit badges et distinctions spéciales qui reconnaissent des compétences. Il est même adoubé « Chevalier scout de France » à 18 ans.

Avec ce mouvement, il apprend énormément de choses, il montre des talents de chef de patrouille, de camarade, il développe de nombreuses compétences techniques et

1. Combeau Yves, *Toujours prêt. Histoire du scoutisme catholique en France*, Cerf, 2021.

artistiques et il trouve dans les activités pratiquées dans la nature une source d'inspiration religieuse. Il est totémisé « Castor méditatif ». Les scouts de cette époque reçoivent chacun un nom, appelé totem, qui fonctionne un peu comme un symbole-guide, un repère métaphorique et tutélaire. « Castor méditatif » lui correspond bien, avec sa piété, son caractère rêveur et tourmenté associés à son goût pour le travail manuel et les astuces techniques. « Castor méditatif » exprimera parfaitement plus tard son choix d'une vie religieuse contemplative qui deviendra par la suite celle d'un homme d'action.

En 1929, il est invité à participer au rassemblement de tous les scouts du monde : le jamboree, qui est le troisième du genre et reste le plus grand rassemblement de scouts de l'histoire. Il a lieu du 29 juillet au 12 août 1929 en Angleterre à Arrowe Park, près de Birkenhead, au sud de Liverpool. Il réunit environ 320 000 visiteurs et près de 56 000 scouts venus de 67 pays. Henri Grouès s'y rend avec six scouts de sa patrouille des Cigognes. Le scoutisme lui procure de solides amitiés qu'il va garder pendant de longues années.

Les amis

On connaît bien les états d'âme et les amitiés d'Henri grâce aux nombreux écrits personnels et carnets intimes qu'il remplit et conserve tout au long de sa vie, textes rédigés d'une écriture fine, dans un français impeccable, révélant une grande intelligence et une grande sensibilité.

Adolescent, Henri vit une passion pour un de ses camarades du scoutisme et du collège : Yves. Un jour, il l'entend chanter dans la chapelle et sa voix cristalline

le bouleverse ; son chant le subjugué, lors d'une messe de minuit (Noël 1926). Yves n'est ni grand ni beau et sa personnalité est assez banale, mais Henri éprouve des sentiments débordants pour ce garçon, sentiments qui ne sont pas partagés. Yves le considère comme un simple camarade. Pour Henri, il ne s'agit pas de désir physique, l'idée ne l'a même pas effleuré¹. Cette passion amicale fait souffrir Henri qui se morfond, en parle à un prêtre et à sa mère, et en tombe malade. Rétabli, il écrit à son retour d'un pèlerinage scolaire à Rome et Assise en Italie, à Pâques 1927 : « J'ai retrouvé Yves. Demain mon amitié avec lui sera forte et simple. Je l'aime, il m'aimera. Et nous ferons le bien à deux. Ô Jésus, fais que ce beau plan se réalise. J'ai confiance en ton aide. »

Henri Grouès a une relation riche et profonde avec un autre camarade du scoutisme et du collège, François Garbit, de deux ans et demi de plus que lui. « Je n'ai jamais aimé personne dans ma vie autant que cet ami », dira-t-il. Tous les deux sont scolarisés chez les pères jésuites. Pendant quelques années, François est le chef de patrouille scout de Henri, qui est son second. Fils d'un général, François Garbit a les pieds sur terre et un moral d'acier. Henri Grouès admire son sang-froid et son équilibre. Ils discutent souvent, partagent la même foi et les mêmes valeurs.

François Garbit est avec lui lors de ce pèlerinage scolaire à Pâques 1927. À cette occasion, dans la splendeur d'Assise, ville médiévale perchée sur une crête qui domine une plaine magnifique, Henri Grouès vit une expérience poétique et mystique, au pays de saint François ; expérience d'adoration et de communion universelle qui le met

1. « Interview de l'abbé Pierre », *VSD*, 24-30 janvier 2007, p. 16-17. Certains articles à ce sujet laissent à penser qu'il s'agissait d'homosexualité, alors que l'abbé Pierre affirme le contraire dans cette interview et que rien de tel n'apparaît dans ses carnets intimes.